

gent, dans les boucliers, le sentiment de l'antique est tempéré par une inspiration personnelle, plus vivante, plus moderne et qui se montre en plus d'un point. D'autres orfèvres, comme M. Morel, ont pu pousser plus loin la perfection du travail; aucun ne s'est élevé aussi haut que M. Vetché pour l'invention et l'imagination; aucun surtout n'a réuni plus de facultés et possédé à la fois, comme lui, l'esprit qui crée et la main qui exécute.

D'où vient qu'un maître aussi bien doué n'ait pas fait de meilleurs élèves, et que son influence se réduise à d'assez médiocres imitations? Par un motif bien simple et qui est commun à tous les arts contemporains et aux lettres elles-mêmes. Tous les chefs d'école, ceux que la voix publique a reconnus pour tels dans ces trente dernières années, ont été, chacun dans sa sphère, aussi loin que le permettait le goût le plus accommodant, brillants, mais extrêmes, plus ingénieux que vrais, plus ardents que sensés, ne sachant ni se châtier ni se contenir, outrant toutes choses, ici la pose, là l'expression, épris du réel au point d'arriver au trivial, s'enivrant de leurs œuvres et oubliant dans cette adoration d'eux-mêmes le respect salutaire que l'on doit garder en présence du public, négligés de parti pris, incorrects par

un système, n'ayant d'oreilles que pour la louange et opposant aux critiques les plus adoucies les grands airs et les dédains fanfarons, exagérés en un mot et touchant à cette limite où le génie dégénère en impuissance et n'est plus qu'une monnaie de mauvais aloi. Dans ces conditions, on peut rencontrer encore des talents originaux, des esprits doués d'une véritable force, des plumes animées d'un grand éclat, des imaginations souveraines et des mains sûres pour l'exécution; mais on n'a que de détestables écoles. Comme tous les phénomènes, ceux-ci n'ont point d'aïeux et restent sans postérité. Quand on les imite, c'est dans ce qu'ils ont de défectueux et de répréhensible; la lumière disparaît; il ne reste plus que les ombres.

L'art étranger se ressent aussi de cette influence, et, à vrai dire, il n'est que la contre-épreuve de l'art français. L'Angleterre même, qui se défend avec tant de soin de l'imitation, nous a emprunté trois orfèvres, MM. Vetché, Morel et Bisson: les deux premiers sont des émigrés volontaires, le troisième est un réfugié politique. L'exposition anglaise est ainsi une suite et un complément de la nôtre. Nous y retrouvons les principaux travaux de M. Vetché, devenus la propriété de M. Mortimer et de ses successeurs,

MM. Hunt et Boskel. Ailleurs, il est vrai, l'industrie anglaise se montre dans ses véritables conditions et sous un autre aspect. Ainsi en est-il de la fontaine arabe qu'expose M. Garrard avec un groupe de chevaux d'un fort beau style, et du surtout de M. Hancock, où deux chevaliers se livrent un combat à outrance. Il y a aussi, dans les pièces exposées par la compagnie des orfèvres de Londres, et toutes en argent massif, un échantillon de cette solidité et de cette richesse qui ont de tout temps distingué l'orfèvrerie britannique. Même luxe, même opulence dans les coupes, dans les candélabres, dans les vases, dans les boucliers, où l'on n'a pas épargné la matière, et dans cette collection de parures et de bijoux où la beauté de la monture ne le cède qu'à la profusion des pierres. Si les joailliers anglais n'en tirent pas autant de parti que nos grands joailliers, ils les prodiguent davantage, et c'est ainsi que la balance se rétablit. L'Angleterre a d'ailleurs, à côté de son exposition propre, une autre exposition qu'elle peut revendiquer et dont l'originalité ne saurait être contestée, c'est celle des bijoux de l'Inde. Il est impossible de passer sans étonnement à côté de cette collection, aussi remarquable par sa délicatesse que par sa date; aucun de ces modèles n'est d'hier; ils

sont de tradition et d'une tradition presque immémoriale; l'Orient est le pays de l'immobilité. Et pourtant que de grâce dans ces aiguères si sveltes, dans ces bracelets et ces colliers en filigrane dont les mailles ont la légèreté de la dentelle; dans ces coffrets d'ivoire et d'ébène où la façon ajoute tant de prix à la matière! Que de prodiges de patience et d'habileté! Quels artistes! et comment ne pas s'intéresser à eux! Point de gloire à espérer, point de bruit autour de leurs noms, et pour tout salaire quelques poignées de riz.

Il me reste peu d'espace pour achever ce tour du monde à la suite de l'orfèvrerie; le temps presse d'ailleurs et se refuse aux développements. L'Orient a ses armes damasquinées, Rome ses mosaïques, la Belgique ses joailleries, rivales des nôtres, et son orfèvrerie d'église, où elle tient son rang à côté de Lyon et de Paris; le Danemark et la Suède ont des sabres, des épées et des boucliers; l'Espagne a des ornements d'église, la couronne de laurier émaillé sur or donnée à Espartero par la ville de Barcelone; la Hollande a des paniers d'orfèvrerie à jour d'une délicatesse extrême et qui font honneur à M. de Meyer, de la Haye, et un petit groupe de M. Salm

composé de deux figures en argent ciselé d'une seule plaque et sans soudure; la Prusse a les vases de M. Friedeberg, le livre à reliure d'or avec incrustation d'émaux de MM. Sy et Wagner; l'Autriche a sa belle collection de bijoux ornés de grenats de Bohême; la Lombardie ses colliers et ses épingles à deux têtes qui sont un produit du goût local; enfin la Suisse offre le plus bel assortiment de montres que l'on puisse voir, et on sait qu'elle y excelle; bracelets à montre, broches à montre, lorgnons à montre, tabatières à montre, bagues et épingles à montre, montres de toute dimension et de toute forme. La Suisse a trouvé moyen d'en mettre partout, et il faut ajouter qu'elles font partout une très-belle figure.

Telle est l'exposition des industries qui travaillent les métaux précieux. Pour ne rien omettre, il convient d'accorder une mention aux arts accessoires, comme l'émail, la gravure des pierres et l'orfèvrerie argentée, dorée ou plaquée. Tous sont dignement représentés à l'exposition: l'émail par MM. Charlot, Deverdum et Datin; la gravure par M. Albités; l'orfèvrerie argentée par MM. Elkington et Christophe, dont le surtout exposé sous la rotonde a mé-

rité, par le nombre des pièces et la beauté calme des sculptures, de figurer à côté des diamants de la couronne et des travaux de Sèvres et des Gobelins.

Me voici au bout de cette revue, et je n'y ajouterai qu'un dernier mot. Tous les arts qui relèvent du dessin ont été entraînés, depuis vingt ans, vers un abus de leurs forces. Si je ne me trompe, ils commencent à se régler, à se discipliner et touchent à cette réaction qui suit les fièvres de l'esprit comme celles du corps. Ainsi contenue, aucune révolution n'aura été ni plus salutaire ni plus légitime. Il était à craindre que les libertés conquises ne périssent par l'excès et que cet excès nous ramenât violemment à la roideur des formes. Les exemples de ces retours d'opinion ne manquent pas, et on sait de quels sacrifices ils sont accompagnés. En faisant leur police eux-mêmes, en s'imposant des règles, en veillant sur leurs propres écarts, les arts donneront à leur affranchissement la seule sanction qui puisse en assurer la durée, et s'épargneront la douleur de tomber sous un joug nouveau. La liberté n'est possible, elle n'est sûre qu'à la condition d'en user dignement et sagement. Que l'on renonce donc aux emportements de la composition. Des coteries

peuvent y applaudir; mais le grand, le vrai public ne s'y associe pas; il se tient à l'écart, d'abord indifférent, puis sévère, et quand le tapage va trop loin il voit sans regret la férule d'un maître s'appesantir sur des écoliers turbulents.

L'ÉBÉNISTERIE.

Ce que j'ai dit de l'orfèvrerie abrégera ma tâche pour ce qui touche à l'ébénisterie. Les deux industries ont cela de commun qu'elles exigent l'une et l'autre une composition préalable et relèvent à la fois de la sculpture et du dessin. On sait quelle révolution s'est opérée dans l'ébénisterie durant ces quinze dernières années. Aux formes simples et sèches, longtemps en crédit, ont succédé des formes plus étudiées, et au placage uniforme d'acajou des bois plus riches, comme le bois de rose et le palissandre, des marqueteries, des incrustations de cuivre, de nacre ou d'écaille, souvent même des sculptures sur chêne ou sur poirier. A peine essayées, ces innovations ont eu la vogue, et s'il en fallait des preuves, on en trouverait de suffisantes